Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 9

Artikel: Elle n'aime pas le piano
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220912

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

châotâve et piattâve quemet on diâbllio ein einfé.

Pardine! avoué sa serpe, l'avâi tsappiâ la brante, tî les ratons s'étant dépatsî de s'einsauvâ, et l'iguïe frecassive lè piaute à Fanfonet, tot bounameint. Et pî, l'a fé cein que fa l'iguïe : l'a traci dein lè perte dâo grenî po allâ dein lo lhî à l'hommo, dein lo pailo. Lâi avâi rein dein la brante que dûve quûve de ratte, onna piaute, et la quenolhiette dé maïs.

Pas moïan de drumî avoué tot cein ! Fanfonet l'a peindrî sa couatte, sa couverte et sè dou draps âo sèlâo. L'a eintortolhî sè duve piaute dein dé la ouate, et l'est allâ âo cabaret po contâ quienna pouetta né l'avâi passâ, et quemet l'avâi étsâodâ sè piaute et laissî corre lè ratons.

Tsacon l'o bin rizû dâi ratons à Fanfouet.

Suzette à Djan-Samuïet.

La Patrie Suisse. — C'est à Pestalozzi, comme il convenait, qu'est, en bonne partie, consacrée la « Patrie Suisse » du 16 février (No 875) : reproduction de divers portraits, en particulier de la belle œuvre de Schœner ; vues des maisons où il est né, où il a vécu, où il est mort; vues de Neuhof, de Berthoud, de Stans, d'Yverdon, de sa tombe et de celle de sa femme, des monuments, des statues qui lui ont été élevés. — C'est ensuite une série de magnifiques illustrations évoquant l'église de Prilly près Lausanne, dont la restauration vient de s'achever, reproduisant de sensationnelles peintures dont Louis Rivier l'a décorée, montrant l'artiste dans son atelier. — C'est encore l'inauguration de la Maison du Soldat de Pierre-Pertuis, à Sion, la canalisation d'eau potable d'Arbon, le curieux gazomètre de Schaffhouse, un bon portrait de l'écrivain Vincent Vincent, la page des sports: hockey sur terre, patinage à St-Cergue, ski, etc., la belle vue sur le Léman et les Alpes qu'offre St-Cergue, etc. Comme exécution, comme présentation, ce numéro est très beau, vraiment, et tout à fait réussi. E. C.

SELON QUE VOUS SEREZ PUISSANTS OU MISERABLES

ONESIME Torche était huissier du Conseil d'Etat depuis environ 25 ans. Comme homme, c'était un bon homme, le cœur sur la main, gai, travailleur et qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. A côté de toutes ces qualités, il avait un petit défaut, il est bien permis d'en avoir au moins un ; il multipliait avec assez de facilité et chaque jour un nombre X de deux décis, qu'il prenait en allant faire les commissions de ces Messieurs.

N'allez pas croire qu'il en abusait. Oh, ça, non! Il avait trop conscience du mandat dont il était investi et des responsabilités qui en résultaient, pour s'arrêter au bon moment ce qui, à ce qu'on dit, est assez difficile. De temps en temps, le dimanche, il se croyait autorisé de rentrer une petite raguillée, estimant que la liberté était la liberté, que le vin était fait pour le boire, qu'il fallait encourager nos vignerons et que du moment qu'il était en congé régulier, personne au monde, pas même M. le Conseiller, n'avait le droit de discuter cet écart. Cependant, sa femme n'était pas contente et lui faisait doucement, oh, bien doucement, quelques reproches. Elle lui disait, tu verras, un beau jour ça te jouera un tour, tu verras ! Onésime qui avait le vin gai, lui chantait « Viens dans ma nacelle » l'embrassait sur les deux joues, ce qui avait le don de la mettre immédiatement de bonne humeur et ils allaient tous deux dos à dos paisiblement se mettre au lit.

Un beau dimanche, cependant, les prédictions de Françoise Torche se réalisèrent. Onésime ayant mangé une bonne fondue qu'il avait copieusement arrosée eut une indigestion qui l'empêcha de se rendre à son travail le lundi matin. Françoise s'en fut trouver M. le Conseiller pour excuser l'absence de son mari. Celui-ci la questionna, n'eut pas de peine à la faire avouer qu'il avait exagéré le jour avant et se promit de lui dire deux mots à sa rentrée.Le mardi, Onésime était présent à son poste à l'heure, rasé de frais. Il ne se sentait rien tant à son aise et quand les deux coups de sonnette se firent entendre, son cœur se mit à battre un galop qui n'était pas fait pour lui donner de l'assurance. Il est vrai qu'il pressentait que quelque chose allait se passer; mais, mon Dieu, après tout, c'était la première fois ! Il prit la correspondance et d'un pas qu'on peut qualifier de ferme, se dirigea vers le bureau de M. le Conseiller. Il frappa le coup de convenance et sur le « entrez » traditionnel, pénétra dans son bureau. Il déposa sa correspondance et s'apprêtait à se retirer, heureux d'en être quitte à si bon compte, quand un « Dites-voir, huissier Torche! » qui lui fit glisser un frisson le long de l'échine, l'arrêta.

— Il paraît que vous avez été malade hier ?

— Oui, Monsieur le Conseiller !

— Avez-vous bien souffert ?

— C'est épouvantable, Monsieur le Conseiller, j'ai dû attraper froid, alors, vous comprenez !

— Ce que je comprends le mieux, c'est que vous vous êtes sâoulé dimanche !

— Oh ! alors, Monsieur le Conseiller !

— N'essayez pas de nier, je suis renseigné et il ne faudra pas que pareille chose se reproduise, parce qu'alors je verrai à prendre des mesures !

Onésime qui était un bocon fier ne put supporter cette admonestation et surtout le ton sur lequelle était faite et répliqua énergiquement !

— C'est la première fois en vingt-cinq ans !

— C'est égal, c'est inadmissible pour un employé de l'Etat ! Vous vous êtes saoûlé, reconnaissez-le et ne recommencez pas, allez !

Notre huissier qui ne pouvait admettre d'être jugé aussi sévèrement pour avoir manqué son service une petite fois en vingt-cinq ans, s'arrêta sur le pas de la porte et dit :

— Oh, c'est sûr, quand ça arrive à un huissier, on dit qu'il est g..... mais quand c'est à M. le Conseiller, on prétend qu'il est fatigué !... puis sortit. *M. Chamot.*

Dans le bureau d'un ministère, un huissier se présente au directeur.

— Il y a là un muet qui voudrait parler à Monsieur.

— Etes-vous bien sûr qu'il est muet ?

— Certainement, c'est lui qui me l'a dit.

LE TRIANGLE

HUE, Dia, hop... des cris se font entendre. Des grelots secouent dans l'air leurs tintements argentins qu'assourdit un peu la neige qui tombe.

Quel est ce tintamarre au milieu de la place ? Que signifie ce rassemblement ? C'est le triangle. — C'est le départ de cette énorme machine, que l'on a vue, depuis le commencement de l'hiver, reposer sur la place de l'église. — Aujourd'hui, l'heure est venue pour lui de sortir de son sommeil. Il va maintenant prendre vie, et c'est pour les enfants une joie de voir tout ce mouvement, de se sentir au milieu de tout ce bruit. Les chevaux, placidement, sont là, qui attendent. La tête enfouie dans leurs sacs d'avoine, ils secouent de temps en temps leurs colliers. Alors un carillonnement remplit la place et s'accorde avec l'air de fête du paysage.

Sur la porte de son magasin, l'épicier regarde; il oublie le froid et participe à la joie.

Mais les bouèbes ; ce sont les bouèbes qu'il faut voir. Quelle affaire pour eux ; quelle fête. Emmitoufflés dans leurs bonnets et leurs écharpes, ils tournent autour du triangle immobile, enfonçant dans la neige jusqu'au ventre. Ils crient, rouges de froid et de plaisir. Adieu les devoirs ; on n'assiste pas à pareille fête tous les jours.

Enfin, les huit chevaux sont à leur place. Ils sont débarrassés de leurs musettes. L'on a dégagé un peu la route pour faciliter le départ. Les hommes, avec leurs guêtres de cuir et leurs mitaines, ont jeté la pelle sur l'épaule.

Un vigoureux hue, dia ébranle l'air.

Alors un bruit assourdissant de clochettes monte dans l'air. Les chevaux se cabrent. L'effort est énorme pour démarrer ; car la neige est lourde et épaisse. Un homme à longue moustache a saisi par la bride le premier cheval et répète son hue énergique.

Enfin, brusquement, la machine décolle ; elle s'avance au milieu du chemin, fendant la neige comme un navire les eaux. Les gamins hurlent de joie.

Tout le monde court aux fenêtres ; le coiffeur laisse un client matinal, la tête pleine de savon. Et qu'importe pour la ménagère que son lait soit sur le feu ; le triangle passe. Dans l'atelier, un ouvrier l'a signalé ; aussitôt tous sont debouts, regardent passer, dans la bourrasque et la neige, ce triangle qui laisse derrière lui un chemin régulier et pratiquable.

Puis il disparaît au contour, et le tintement des sonnettes s'affaiblit de plus en plus. Il va maintenant parcourir les longues routes de la commune, ouvrant entre les villages un bon chemin, et passant à travers la neige comme une idée généreuse au milieu de l'ignorance et de la stupidité.

Lorsque j'assiste au départ du triangle, je regrette toujours de n'être plus gosse. Alors je m'imaginais qu'après le passage du triangle, la route ne devait plus se refermer. Mais il neigeait de nouveau...

Soyons aux idées généreuses comme j'étais à ce triangle lorsque j'étais enfant. Ayons confiance en elles. Croyons qu'elles nous ouvrent des voies qui ne se referment pas et qui faciliteront à jamais les relations entre les peuples, lesquels, aujourd'hui encore, dans un monde qui se dit civilisé ont tant de peine à s'entendre et à s'aimer. *Globus.*

Elle n'aime pas le piano. — La petite Marie veut imiter sa sœur qui vient de jouer un morceau de piano et tapote au hasard sur le clavier.

— Cesse donc, dit la sœur, tu ne sais pas jouer.

La petite se redresse et répond :

— Je joue aussi bien que toi, mais ce n'est pas le même morceau.

LE PARAPLUIE

LE parapluie est d'origine végétale, comme sa cousine l'ombrelle. C'est le champignon qui, le premier, eut l'idée d'opposer aux intempéries un abri de forme convexe. Certaines fleurs adoptèrent le même dispositif pour se protéger du soleil et reçurent, de ce fait, le nom d'ombellifères. Puis ce furent des arbres, comme le cèdre et le pin parasol. La mode se propaga rapidement, jusque chez les arbres fruitiers, comme l'indique le nom d'arbres à pépins, donné à certains d'entre eux: pommiers, poiriers ou melonniers, et celui de pépinière, qui désigne l'endroit où l'on cultive les dits arbres à pépins.

Ceci montre bien que l'« intelligence des plantes » n'est pas un vain mot, car, pour ce qui est du règne animal, à aucun moment de son évolution, il ne semble avoir connu l'usage du *parapluie*.

Quand je dis « le règne animal », j'en excepte les hommes, bien entendu, et tout d'abord les Chinois, car ce fut chez eux que le parapluie fit, si je puis ainsi parler, ses premiers pas. Après quoi, il gagna l'Europe. On le trouve en France vers le huitième siècle, où sous le nom de Pépin le Bref, il est l'apanage des maires du palais.

Insensiblement, au cours des siècles, on le voit gagner du terrain. Il s'introduit dans la bourgeoisie, puis dans le peuple et dans les campagnes. Son apogée est le dix-neuvième siècle, que l'on pourrait, à bon droit, nommer le siècle du parapluie.

Avant la guerre les savants distinguaient plusieurs sortes de parapluies :

1. Le parapluie offensif, ou parapluie des officiers en retraite, reconnaissable à son allure martiale ;

2. Le parapluie défensif, ou parapluie des vieilles filles, dont la mission sur terre était de protéger la pudeur du sexe faible contre les messieurs entreprenants ;

3. Le parapluie professoral, qui se portait derrière le dos ou bien accroché à la poche supérieure du pardessus.

4. Le parapluie méditatif, ou parapluie des vieux savants et des poètes. Se rencontrait surtout dans les jardins publics, au Luxembourg et aux Tuileries, où il passait son temps à piquer des idées dans la terre des allées, comme le trident du jardinier, des papiers et des feuilles sèches ;